

Mise en Cène

Nouvelle

Un bruit de crécelle extirpa les deux passagers de leur rêvasserie somnolente. La petite voiture ralentit brusquement son allure. Le moteur crachota quelques vapeurs blanchâtres, hoqueta encore dix secondes, comme pour tenter une dernière et vaine fois de masquer qu'il allait rendre l'âme, puis un silence sans équivoque força le conducteur à ranger sa voiture sur un étroit bas-côté conquis par les mauvaises herbes.

Les deux voyageurs sortirent en maugréant. L'odeur de brûlé qui s'échappait du capot avant, conjuguée au gris humide du ciel de ce dimanche matin d'Avril rendait la situation fâcheuse et même contrariante ; une impasse regrettable car sans solution, à l'image de leurs vies, peut-être. Cessant toutes tergiversations inutiles, constatant que cette mécanique avait cessé définitivement d'accomplir ce pourquoi elle était conçue, les deux compères enfilèrent leurs coupe-vent, empoignèrent un sac à dos lourd, compact et commencèrent à cheminer le long de cette route départementale déserte du grand ouest parisien. Ils se savaient quelque part entre Poissy et Mantes-la-Jolie, entre deux méandres de la Seine. L'un derrière l'autre, songeurs et préoccupés, essayant sans conviction de faire signe à des automobilistes aussi pressés qu'indifférents, ils se traînaient, le cou rentré dans les épaules, les mains dans les poches, abrutis, écartelés entre tristesse, agacement et résignation. L'un, pour passer le temps et pour donner une substance au vide de la

situation, ressassait quelques aphorismes, souvenirs du temps où il récitait des vers de La Fontaine : « *On rencontre sa destinée souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.* » ou « *En toute chose il faut considérer la fin* ». L'autre cherchait à se remémorer le mot relevé soi-disant par Victor Hugo sur l'un des piliers de Notre-Dame : Destin ? Destinée ? Fatalité ? Nécessité ? ... Ah oui voilà, en grec : « Anankè »

L'étroite route cabossée, revêtue d'un mauvais bitume proche de la retraite, brillante de l'humidité de la nuit que l'absence de soleil ne séchait pas, serpentait au milieu de labours gras et lourds à perte de vue. Après une bonne heure de cette marche forcée, l'indigente départementale les conduisit à la lisière d'un petit bois où se dressait à côté d'un bosquet de noisetiers, un calvaire moussu qui écartait des bras décharnés comme pour étreindre le pèlerin qui daignerait lui prêter attention. Peu après l'avoir dépassé, les deux infortunés, frissonnant dans leurs trop fines pélerines, aperçurent sur la droite un chemin forestier meurtris par des profondes ornières boueuses, qui s'enfonçait dans cette futaie dont un printemps très en retard peinait à décorer la frondaison. Dépassant cette patte-d'oe sans intérêt en pressant le pas, ils entendirent non sans surprise une voix chaleureuse leur dire « *Bonjour messieurs* ». Rebroussant chemin, ils distinguèrent un homme, assis là sur une grume antédiluvienne complètement pourrie, oubliée des hommes et du monde. L'inconnu se leva, recherchant le contact avec les deux marcheurs. La trentaine,

plutôt vigoureux, vêtu de manière si insipide qu'on n'aurait pu décrire son accoutrement. Il arborait un sourire impossible à ne pas remarquer et vous mettait mal à l'aise tant ses yeux profonds vous transperçait et lisaient à livre ouvert votre for intérieur. « *Bonjour* » répliquèrent en même temps les deux compagnons, interloqués et presque inquiets, quand ils furent pleinement face à lui.

Le jeune homme s'inquiéta d'abord de leur fatigue et de leur situation de marcheur, ce qui acheva de les décontenancer tout en commençant à les rassurer. Comment et pourquoi, cette espèce de vagabond, se trouvait-il là ? Ne sachant quoi lui répondre, ils demeurèrent silencieux. L'inconnu poursuivit : « *Puis-je me joindre à vous ? Je dois aussi marcher dans cette direction.* » La bienveillance du propos eut raison de leurs dernières suspicions. Ils acceptèrent et reprirent le chemin, l'un et l'autre encadrant ce chemineau solitaire, au cas où... Il portait un petit sac en bandoulière. Un silence timide s'installa au sein du triumvirat, malgré la curiosité qui démangeait les deux premiers marcheurs.

Le plus âgé, moins timoré, rompit le silence.

- Présentons-nous si vous voulez bien. Je m'appelle Pierre, Pierre Lepécheur et vous ?